

Lutte de classe

Le voile des illusions

Lors de chaque élection ou crise politique on nous ressort la même mystification : il existerait toujours un courant de gauche au PS, entendez par là que ce parti posséderait encore une fibre ouvrière, une fibre si fine ou si imperceptible qu'aucun observateur scrupuleux et honnête n'est parvenu à la discerner même par temps clair depuis des lustres. Une fibre si ténue qu'elle parvient à retenir les mots et les discours si légers et si fragiles, mais laisse passer les actes lourds de conséquences, c'est curieux, incompréhensible, non ? Cette fibre concourt en réalité à former le voile des illusions derrière lequel le PS combat pour assurer la survie du capitalisme, au nom du socialisme éventuellement, bien que ce terme là soit en passe de devenir inusité dans ce parti, ce qui d'une certaine manière devrait nous faciliter la tâche.

Que veut dire gauche ou droite ? Rien en vérité. Le seul critère qui devrait permettre de cataloguer les partis dans un camp ou dans l'autre, devrait être leur fidélité au capitalisme ou le combat pratique au quotidien qu'ils mènent pour faire prendre conscience au prolétariat de la nécessité de l'abattre et de passer au socialisme. Tout le reste relève du baratin, donnez-lui le nom que vous voudrez.

C'est dans ce cadre que le journal *Le Monde* a ouvert généreusement ses colonnes à deux dirigeants du PS, Henri Emmanuelli et Benoît Hamon, qui dressent un bilan sommaire des élections municipales. Leur perspective politique s'inscrit dans la continuité de la tradition du PS comme parti bourgeois, en recourant à un discours démagogique qui suffira sans doute à certains pour le placer à gauche ou décréter que le PS serait toujours un parti ouvrier. Vous avouerez qu'il y a quelque chose de louche derrière cet acharnement thérapeutique à vouloir sauver à tout prix ce parti en déliquescence de la débâcle politique, surtout lors de chaque élection.

De la part de dirigeants du PS cela se comprend, leurs situations matérielles en dépend, et leur parti doit continuer d'apparaître à la fois comme une alternative politique à l'UMP-UDF pour empêcher que des couches importantes de la petite bourgeoisie se rangent résolument aux côtés du prolétariat, et pour continuer de distiller savamment les idées de la classe dominante au sein des classes populaires, bref, leur interdire toute issue politique en dehors du sacro-saint capitalisme éternel qui figure justement comme le lien commun et indépassable à tous les courants du PS et à tous les militants issus du PS en règle générale, voir Schivardi par exemple.

Ces gens-là n'ont pas de principes, pas de scrupules, pas de morale non plus, ou si, leur principe est justement de ne pas en avoir pour mieux se plier à une réalité contre laquelle ils s'avouent volontiers impuissants, cette fausse modestie est bien pratique dans tous les sens du terme, par contre leurs scrupules s'appliquent au présent ou plutôt une fraction déterminée par eux-mêmes du présent qui leur commande de ne pas se retourner vers leur passé récent ou d'autrefois peu enviable, pour ne pas dire détestable, quant à leur morale de pacotille, elle leur coûte moins qu'elle ne leur rapporte, il serait faux de dire qu'elle ne leur coûte rien, car ce qui ne coûte rien dans ce vieux monde pourri n'a finalement aucune valeur et ne peut rien rapporter, selon la formule rien ne se crée rien ne se perd tout se transforme, pour le meilleur comme pour le pire, là en l'occurrence c'est pour le pire.

Passons à l'exercice pratique à travers quelques extraits de cet article signé Emmanuelli et Hamon.

« *Si le MoDem décide de rejoindre le camp de la gauche et ses valeurs progressistes, il sera le bienvenu. Cette décision lui appartient, mais n'appartient qu'à lui.* »

Donc le Modem pourrait être éventuellement porteur de « *valeurs progressistes* » ou pourrait en partager avec le PS, nous avons bien tous lu et compris la même chose.

Rappelons que le MoDem est issu de l'éclatement de l'UDF, l'UDF dirigé hier par un certain Giscard, dont on vient d'apprendre au cours de l'enquête sur l'utilisation des fonds secrets de l'UIMM, qu'ils avaient servi notamment à payer des militants du Gud (extrême droite) lors de la campagne des présidentielles de 1974, à l'issue de laquelle Giscard avait été élu Président de la République. C'est aussi Giscard qui fut l'un des acteurs

clés de la rédaction du traité constitutionnel européen qui fut rejeté le 29 mai 2005. Il faut rappeler aussi qu'un bon nombre de militants d'extrême droite (Occident, Gud, etc.) avaient rejoint l'UDF, sans doute pour ses « *valeurs progressistes* », dont Madelin par exemple.

Au regard des positions politiques adoptées par l'UDF dès sa création, j'ai toujours considéré que ce parti de la bourgeoisie était plus proche du FN que de l'UDR (ancêtre du RPR puis de l'UMP). De la même manière que j'ai considéré à l'époque le Ceres de Chevènement (réunissant des gaullistes de gauche et des marxistes fidèles aux enseignements de Jaurès !) plus proche de l'UDR que du PCF, ou la CFDT plus proche du CNPF (ancêtre du Medef) que de la CGT.

Quand Emmanuelli et Hamon émettent l'hypothèse d'un ralliement du MoDem au « *camp de la gauche* », même en formulant des réserves, cela montre bien à quel point cette dichotomie droite gauche est un artifice qui sert à camoufler le ralliement des uns et des autres à la même politique antisociale et réactionnaire, ce qui explique très bien qu'il soit ensuite si facile de passer la frontière qui sépare les classes, puisque dans la pratique la droite comme la gauche défendent fondamentalement les mêmes intérêts, ceux de la bourgeoisie.

Le passage suivant confirme ce qui vient d'être dit. Ils y mettent la forme pour que leur argumentation paraisse crédible, mais comme ils ne peuvent pas aller au-delà de la nature réelle de leur parti, ils dévoilent leur réelle motivation.

« La figure classique est celle de la bipolarisation entre la gauche et la droite. Une bipolarisation dont nous n'hésitons pas à affirmer qu'elle est saine pour notre démocratie, qui a besoin d'options différenciées et de confrontations d'idées et de projets. »

Vous noterez que la « *bipolarisation* » ne s'applique pas aux classes sociales aux intérêts irréductiblement opposés, non, ils nous resservent la droite et la gauche qui ne font qu'un sur le plan politique, ce qui est tout à fait normal, puisqu'ils ont accepté la discussion dans leur parti lors « *des forums de la rénovation* » sur les thèmes de la « *nation* », le « *marché* » et « *l'individu* » qui sont l'antithèse ou se situent à l'opposé du terrain de la lutte de classe propre au prolétariat qui est étranger au PS. Et au lieu de se situer dans une perspective d'affrontement concret ou pratique entre les classes, ils se situent sur le plan des « *idées* » auxquelles ils associent pour faire bonne mesure des « *projets* », sans évidemment préciser lesquels, pour que l'on puisse penser qu'au-delà des différences existantes dans le domaine idéologique entre la gauche et la droite, il existerait bien une différence entre les deux sur le plan pratique, alors qu'en réalité chacun sait qu'il n'en est rien, je parle essentiellement pour le prolétariat et non pour les couches de la petite bourgeoisie ou des classes moyennes que le PS a toujours plus ou moins choyées.

Les philistins sociaux-démocrates sont tellement attachés au principe de la propriété privée qu'ils parlent des électeurs qui ont voté PS comme s'ils leur appartenaient. Parler de « *dégradation* » des conditions de vie de la classe ouvrière est un euphémisme inacceptable derrière lequel se cache la pauvreté et la misère qui sont bien réels depuis déjà de longues années et qui n'a fait que s'amplifier. Là encore, ils ont dû confondre avec les conditions d'existence de la petite bourgeoisie. Quand aux contre-réformes que subissent aujourd'hui frontalement les classes moyennes au même titre d'ailleurs que le prolétariat, ce n'est pas seulement un phénomène ou une vue de l'esprit, mais une réalité bien concrète qui ne date pas non plus d'hier.

La preuve, si le PS en avait tenu compte, il n'aurait pas perdu trois élections présidentielles, mais il ne le pouvait pas puisqu'il a lui-même contribué à créer cette situation, pas hier, mais depuis un certain 10 mai 1981. Le PS est totalement subordonné au capitalisme, donc il est obligé d'adapter sa politique en fonction de l'approfondissement de la crise du capitalisme mondial et d'en faire supporter les conséquences au prolétariat et aux classes moyennes, son fond de commerce, d'où ses échecs électoraux, ses victoires n'étant acquises que par dépit, l'abstention caractérisant davantage le désespoir du prolétariat et le rejet de la politique de leur gauche et droite. Ce qui a changé depuis l'élection de Sarkozy, c'est qu'il s'attaque indistinctement à l'ensemble de la petite bourgeoisie, ce qui explique à la fois le fort taux d'abstention et la raclée que son parti l'UMP a pris lors des dernières élections municipales et cantonales.

« La nouveauté est celle d'une radicalisation d'une partie de notre électorat qui s'explique aisément par l'inquiétude croissante devant la dégradation des conditions de vie des classes populaires et, phénomène nouveau, des classes moyennes. »

Et d'annoncer non pas une crise sans précédente dans l'histoire du système économique capitaliste qui

démontrerait la nécessité de remettre en cause ses fondements matériels, pas touche ! pour ces intellectuels petits bourgeois incapables de penser en dehors ou au-delà des rapports sociaux d'exploitation capitalistes, cette crise marque seulement la fin de sa « *domination culturelle* », déviant une fois de plus l'analyse trop compromettante des lois internes de fonctionnement propres à ce système économique et leurs limites qui sont synonyme de faillite sur le plan économique et social, sur le terrain culturel, intellectuel, où l'on peut facilement diluer la réalité à coup d'abstractions pour mieux s'en accommoder ensuite.

En réalité, ils adoptent une démarche qui n'est pas différente de ceux qui prétendent qu'il serait possible d'humaniser le capitalisme, le rendre plus social, plus supportable, c'est le créneau habituel de tous les réformistes, car il y aurait un bon et un mauvais capitalisme, comme il y aurait de bons et de mauvais patrons en somme. Ils substituent à l'analyse objective de la situation découlant naturellement du développement du capitalisme et de la décomposition du mouvement ouvrier, une analyse subjective où chacun peut tout dire et son contraire en évitant soigneusement de s'attarder sur les causes économiques qui sont à l'origine de la situation sociale à laquelle doit faire face le prolétariat en France et à travers le monde. Pas question pour eux d'aborder les contradictions fondamentales du système capitaliste qui l'ont conduit à s'en remettre à l'industrie financière pour assurer (la continuité) l'accumulation du capital, dès fois qu'on en viendrait à soupçonner qu'il faudrait se débarrasser du capitalisme, une idée pour le coup fort incongrue ou aventureuse qui pourrait les entraîner trop loin, trop dangereuse, car voyez-vous ces gens-là ont les yeux rivés sur leur avenir immédiat, sur le court terme comme les banquiers et les actionnaires, et n'attendent pas d'eux qu'ils remettent en cause le rôle sordide joué par le PS (et la SFIO) au cours de la seconde moitié du XXe siècle, ils en sont totalement incapables, ils ne sont pas là pour cela. Quant aux idées « *progressistes* » du PS, ce serait trop long d'en faire la liste : la création de la CSG par exemple, les privatisations des services et entreprises publiques, le passage de 37,5 à 40 annuités pour avoir le droit de prendre sa retraite à taux plein que le PS a soutenu et revendiqué, le refus de passer le Smic à 1500 euros net tout de suite, etc. ou tout simplement la soumission à l'économie de marché, aux intérêts de l'impérialisme, qui date officiellement de 1983 (selon les dirigeants du PS eux-mêmes) et qui résume à elle seule la politique menée par le PS depuis 25 ans, pour s'arrêter à cette date. Vous ne voudriez tout de même pas qu'ils expliquent que le gouvernement ne tient que grâce au soutien que lui apporte le PS (et ses satellites).

« Nous assistons à la fin de la domination culturelle du libéralisme et du capitalisme financier. Cela constitue une opportunité sans précédent de faire avancer nos idées progressistes. »

Une « *opportunité* », une façon comme une autre pour ses opportunistes d'essayer une nouvelle fois de tromper les masses, alors que leurs dirigeants siègent au sein du gouvernement Sarkozy-Fillon, président l'OMC et le FMI, des institutions internationales du capital dont les « *valeurs progressistes* » ne sont plus à démontrer. On ne se refait pas.

Alors quand des militants du PS, ex-militants du PS qui n'ont jamais renié la sale besogne qu'a effectuée ce parti quand il y était, pire qui s'en flattent, ou ceux qui se disent sympathisants ou proches du PS, veulent nous faire croire qu'aujourd'hui ils combattraient le capitalisme, pardon, les « *excès* » du capitalisme qu'ils appellent libéralisme, on n'est pas forcé de les croire sur parole, pas plus que l'assertion selon laquelle il existerait un courant de « *gauche* » au PS, vous m'excuserez de ne pas marcher dans cette combine que nous servent ceux qui se prétendent indépendants du PS ou de l'idéologie qu'il véhicule depuis un siècle, car ce n'est certainement pas sur cette base pourrie que se reconstruira le mouvement ouvrier, encore moins son avant-garde révolutionnaire.

La construction d'un parti révolutionnaire devrait se faire autour d'un axe : la nécessité de faire prendre conscience au prolétariat qu'il faut en finir avec le capitalisme et qu'il n'a aucun avenir. Par conséquent, il est totalement vain et néfaste de s'appuyer sur une frange quelconque de la petite bourgeoisie organisée et liée au capitalisme par des liens qui demeureront indissolubles aussi longtemps que les conditions ne seront pas réunies pour que le prolétariat se lance à l'assaut du pouvoir. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas s'adresser à la petite bourgeoisie pour en convaincre les éléments les plus déterminés à rejoindre notre combat, à condition qu'ils rompent résolument avec le capitalisme et ses représentants dans le milieu ouvrier, le PS, le MRC et accessoirement les Verts. On ne peut pas porter en même temps deux casquettes ou appartenir à deux partis à la fois, avoir une carte dans chaque poche, défendre deux conceptions de la lutte des classes antinomiques, il faut choisir son camp.

On pourrait en profiter pour tordre définitivement le cou à une idée reçue qui trouve sa place dans cette discussion, selon laquelle les masses se tourneraient spontanément vers les partis traditionnels de la classe

ouvrière dès lors que surgit une crise du régime, mais comme les masses sont très hétérogènes, il faudrait savoir de quoi l'on parle au juste.

C'était sans doute vrai autrefois, en 1936 par exemple, quand le PS et le PCF organisaient des centaines de milliers d'ouvriers, mais cette époque est révolue depuis longtemps et les masses qui se tournent dorénavant vers ses partis appartiennent davantage à l'aristocratie ouvrière, aux couches supérieures du prolétariat corrompues par l'idéologie capitaliste dominante adaptée au mouvement ouvrier et que l'on appelle le réformisme, aux classes moyennes qui entendent ainsi défendre les avantages que la bourgeoisie leur a concédés en échange de son soutien au capitalisme, sans se soucier le moins du monde du sort du prolétariat, dont le mépris que lui porte les dirigeants du PS constitue une preuve accablante.

Rompre avec la bourgeoisie, cela signifie respecter ou rétablir la frontière entre les classes que le PS s'emploie à brouiller et à franchir sans cesse pour le compte de la bourgeoisie (et du gouvernement). Rompre avec le PS, rompre avec l'idéologie réformiste, est une nécessité si l'on veut construire un parti sur des bases de classe qui soient claires et sans ambiguïté.

On n'adhère pas au socialisme, on est avant tout convaincu de la nécessité d'en finir avec le capitalisme parce que l'on a compris que les rapports sociaux d'exploitation sont à la base de l'existence et du fonctionnement de ce système économique qui conduit l'humanité au chaos et à la barbarie. Tout système est programmé pour une durée de vie limitée, sa survie au-delà de cette limite ne peut qu'engendrer des dérèglements imprévisibles et des conséquences désastreuses pour tous les peuples.

On ne devient pas socialiste ou communiste pour satisfaire une lubie, de père en fils ou sur commande parce que l'on pense que ce serait le bon choix sans savoir réellement pourquoi, par dépit ou pour se donner bonne conscience, pour faire partie d'un club ou se venger des malheurs de l'existence qui nous accablent, non, c'est avant tout une prise de conscience des rapports sociaux réels existant entre les classes et de leur intérêts contradictoires qui sont à la base du système capitaliste, contradiction qui ne peut être résolue que par la prise du pouvoir par le prolétariat, afin de remettre en cause les bases de la propriété privée des moyens de production, la division de la société en classe sociale, l'Etat et son appareil répressif, pour ensuite avancer vers l'émancipation de l'humanité de l'oppression et de l'exploitation de l'homme par l'homme.

Il est évident que ce processus va encore demander beaucoup de temps malheureusement, alors qu'il y a urgence aux quatre coins du monde à en finir avec une multitude de terribles souffrances. Il ne faut pas se raconter d'histoires et encore moins en raconter autour de nous, il faut regarder la réalité en face aussi pénible soit-elle, se lamenter serait la pire des choses car cette attitude précède souvent la désertion du combat politique. Lénine avait dit un jour qu'il ne verrait sans doute jamais la chute du tsar et 15 ans plus tard il était balayé. Lénine était lucide, il ne voulait pas tromper les militants de son parti pas plus que lui-même. On n'est pas révolutionnaire pour faire la révolution ou parce qu'on en a rêvé un jour, ce n'est pas un objectif individuel. Allons plus loin encore, ce n'est pas notre combat révolutionnaire qui donne un sens à notre vie, mais de le mener en ayant compris et en conservant à l'esprit en permanence qu'il correspond à une nécessité, à une interprétation consciente du développement de la civilisation humaine dont la lutte des classes et les forces productives constituent les facteurs déterminants dans l'histoire. Quelqu'un a dit que le marxisme s'adressait aux qualités supérieures de l'homme, ce n'est certainement pas pour rien.

Nous devons défendre tous nos acquis et droits sociaux, économiques et politiques (c'est mieux que démocratiques, une confusion en moins), en expliquant qu'ils constituent en filigrane les éléments de base de cette prise de conscience aboutissant à la nécessité d'en finir avec le capitalisme, c'est la raison pour laquelle ce combat doit être impérativement subordonné à cet objectif pour le rendre saisissable par le plus grand nombre. Sinon, ces conquêtes ou droits contribueront à nous aider à mieux supporter le capitalisme (pour certaines couches de la population seulement) tout en favorisant sa pérennité, ce qui nous empêchera d'avancer vers notre objectif.

J'ai écrit que je ne pensais pas que le prolétariat pourra vaincre tant que ses conditions d'existences demeureront supportables, je dois préciser que pour prendre le pouvoir en dehors de cette situation précise, le prolétariat devra produire un effort extraordinaire qui passera par l'élévation de sa conscience politique bien au-delà de celui qui fut nécessaire à la bourgeoisie pour abattre la monarchie, ce n'est pas impossible qu'il y parvienne, cependant il faut bien admettre que dans les conditions actuelles il en est fort éloigné, et sans un parti révolutionnaire construit sur les bases du marxisme pour l'aider et le guider, je ne vois vraiment pas comment il pourrait s'en sortir et réaliser cette hypothèse qui demeure vraisemblable. L'histoire de la lutte des

classes n'est pas rectiligne, tout peut s'emballer très vite et désormais de gigantesques bouleversements économiques peuvent se produire à tout moment, chaque occasion chaque expérience doit être utilisée pour favoriser cette prise de conscience, puis cet engagement politique.

En rédigeant cet article, j'ai essayé de répondre à un certain nombre de questions et naturellement d'autres me sont venues spontanément à l'esprit que je ne pourrai pas aborder ici car elles nous entraîneraient trop loin. Cependant, j'en retiendrai une qui pourrait être un sujet de réflexion pour nous tous.

Quand j'ai évoqué très rapidement les rapports entre les masses et le PS, j'ai réfléchi à ma propre expérience de militant révolutionnaire, lorsque j'étais à l'OCI, et j'ai poursuivi cette réflexion en pensant à ce que j'avais lu dans *Informations ouvrières* depuis 6 ans, et là j'en suis arrivé au constat qu'en réalité les dirigeants de ce parti avaient toujours procédé de la même manière : ils nous ont fourni des analyses, ils ont avancé des positions ou formulé des mots d'ordre sans jamais nous expliquer comment ils en étaient arrivés à ces conclusions, à aucun moment dans leurs démonstrations ou argumentations ils n'ont dressé l'inventaire des différentes hypothèses existantes ou qui leur étaient venues à l'esprit, donc sans que l'on puisse savoir celles qu'ils avaient émises et celles qu'ils avaient éventuellement oubliées, ni évidemment le traitement qu'ils avaient réservé à chacune d'entre elles.

Leur attitude a toujours consisté à nous servir des analyses à partir des seuls éléments qu'ils avaient retenus comme si c'était les seuls qui existaient ou qui méritaient de l'intérêt selon eux, sans que l'on dispose de moyens de comparaison par rapports à des analyses incluant d'autres éléments ou accordant une plus grande importance à certains facteurs plutôt qu'à d'autres.

Ce mode de pensée fonctionnant en circuit fermé est particulièrement néfaste et favorise évidemment le tarissement de l'esprit critique, puisqu'il n'intègre pas l'ensemble des éléments permettant d'aboutir à une analyse de la situation la plus objective possible. Il est profondément antidémocratique et constitue l'antithèse de la libre et fraternelle discussion entre militants.

L'objectif de toute discussion n'était pas de comprendre comment ils en étaient arrivés à telle ou telle conclusion, mais uniquement d'y adhérer pour ensuite la reproduire dans la discussion avec des travailleurs ou d'autres militants. Le processus qui avait conduit à formuler cette conclusion ne présentait aucun intérêt pour eux, car il aurait nécessité d'analyser un par un chaque élément ou facteur, leur importance, leur rôle, etc. autant de questions évacuées systématiquement, soit à coup de citations de Marx ou Trotsky, soit à l'aide d'une formule apprise par cœur et ressassée depuis mille fois, ou pire, rejetées car se plaçant sur le terrain de nos ennemis. Tous les témoignages des militants qui ont été exclus ou qui ont démissionnés du PT l'ont confirmé sans exception.

Personnellement, depuis 2005, aucun militant du PT, je parle de ceux qui y sont encore, aucun n'a été capable de tenir une discussion avec moi sur les arguments que j'avais avancés, pas un. Par exemple, quand j'ai cité les articles 5 et 52 de la Constitution de la Ve République qu'il suffirait d'abolir pour rompre immédiatement avec l'Union européenne et tous les traités passés depuis le Traité de Rome, aucun ne m'a répondu que cet argument méritait un certain intérêt ou qu'il n'y avait pas pensé, pas même pour essayer de le réfuter, non, ils se sont bornés à reproduire leurs propres arguments que j'avais démontés minutieusement un par un auparavant. Quel que soit le sujet que l'on veut aborder avec eux, ils ont le même réflexe, ils sont tous formatés dans le même moule sclérosant, comme s'ils étaient incapables de penser par eux-mêmes. Après ils se plaignent du traitement que leur réserve les autres militants, par exemple lorsqu'ils traitent leur parti de secte ou je ne sais quoi, mais c'est l'image ou l'impression qui se dégage de leur comportement qui est directement responsable de cette situation.

Si je prends mon cas personnel, pour certains j'apparais comme quelqu'un d'instable ou qui ne sait pas au juste où il va, c'est normal puisque je ne suis pas organisé et que mon activité s'apparente davantage à un chercheur qu'à un militant agissant quotidiennement sur le terrain. J'accepte volontiers cette critique, j'essaie de remédier aux inconvénients liés à la situation et à mon isolement au lieu d'en nier les conséquences inévitables. Quand je dis qu'il ne faut pas se prendre pour ce qu'on n'est pas, je commence par m'appliquer en premier ce principe, même si cela atteint ma crédibilité, ce n'est pas l'essentiel pour moi puisque je refuse catégoriquement que l'on me croie sur parole. A l'inverse des dirigeants, je livre une analyse, j'explique sur quoi elle repose et je fournis à chacun les moyens de la vérifier en passant en revue les différentes hypothèses que j'ai retenues et celles que j'ai rejetées, en expliquant pourquoi si j'en trouve le temps, et lorsque je suis convaincu d'avoir commis une erreur, je corrige publiquement, je ne peux pas faire mieux.

Les dirigeants du PT, Pierre Lambert et Daniel Gluckstein en tête, portent la très grave responsabilité en ayant agi de la sorte, non seulement ils ont contribué à détourner du marxisme et du trotskisme des milliers de militants ouvriers, pire, en agissant au nom du trotskisme, ils ont fourni consciemment des arguments aux ennemis du trotskisme pour le combattre, pire encore, des militants ouvriers sincères qui ne sont pas à la solde de la DST ou de la CIA, du KGB ou du régime chinois, en sont arrivés à penser que Lénine et Trotsky étaient finalement des ennemis du prolétariat et responsables de la situation dramatique dans laquelle se trouve plongé le mouvement ouvrier international aujourd'hui, en faisant un amalgame entre le cours suivi par le parti bolchevik et l'Internationale communiste, et les méthodes mises en œuvre par Lambert et Gluckstein qui ont conduit au même résultat sur une échelle certes plus réduite mais qui concerne tous les militants en France et dans le monde.

Le problème de ces militants, c'est qu'ils sont incapables de replacer les événements dans leur contexte, ils réagissent émotionnellement peut-être ou ils ne comprennent pas que les choses ne se déroulent pas comme on les avait imaginées, qu'il faut faire face à des situations inextricables ou périlleuses, des contradictions parfois tragiques qu'il faut trancher, des événements imprévus qu'il faut gérer en urgence sans avoir forcément le choix des moyens, etc. Il semble idéaliser le cours de la révolution et pensent que les décisions prises par le parti devraient forcément plaire au plus grand nombre, ils ne s'imaginent pas un instant que les masses ne sont pas forcément consciente de la situation, pour eux, puisqu'elles ont pris le pouvoir, par on ne sait quel miracle, du jour au lendemain elles auraient acquis un niveau de conscience comparable à un Lénine et embrasseraient d'un coup d'œil la situation et adhèreraient comme un seul homme à toutes les décisions du gouvernement, alors que dans la réalité les choses ne se passent pas ainsi.

La révolution n'a rien d'une balade bucolique, idyllique ou romantique, c'est une véritable guerre !

Ces militants perçoivent la révolution comme dans un rêve ou tout est possible, et bien non, il faut faire avec ce que l'on a, une fois qu'on l'a compris, on cesse de traiter chaque événement comme une abstraction, on réfléchit au contexte général et l'on ne cherche pas systématiquement quelle erreur aurait été commise, car à ce jeu-là, lorsque l'on n'est pas suffisamment armé sur le plan théorique, on en arrive rapidement à se dire qu'il était possible de faire autrement ou mieux et que les dirigeants bolcheviks étaient des ânes ou des monstres, alors qu'ils essayaient de faire correctement leur boulot dans une situation extraordinairement difficile, c'est cela aussi qu'oublient ces militants. Il sous-estime ce que peut être le combat pour prendre le pouvoir et le conserver après 3 ans de guerre contre l'Allemagne, puis la guerre civile, ensuite toutes les armées impérialistes européennes dressées contre vous, la famine, la destruction presque totale de l'industrie, la désorganisation totale du pays, le sabotage, etc. Je voudrais bien les voir à l'œuvre dans une telle situation, ils déserteraient ou appelleraient leur mère au secours !

Camarades, si demain il y avait une révolution prolétarienne en France et que nous prenions le pouvoir, nous aurions l'alliance de toutes les forces de la réaction internationale contre nous, essayez d'imaginer un instant la situation, nous serions mobilisés 24h/24 pendant des jours, des semaines ou des mois, vous pensez vraiment que nous aurions le temps de faire dans la dentelle, de respecter des procédures administratives, de remplir un tas de paperasses, de convoquer un tas de gens avant de prendre une décision qui ne concerne qu'une partie insignifiante de la population, franchement, vous rigolez ou quoi, la décision qui serait prise correspondrait aux intérêts du moment de la révolution et non aux intérêts en général du prolétariat en temps de paix, car lorsque l'on est en guerre, le temps ne s'évalue pas de la même manière, chaque seconde peut s'avérer capitale. Les choses n'ont pas forcément non plus les mêmes valeurs en temps de paix ou de guerre, la moindre hésitation peut s'avérer catastrophique, une occasion de perdue peut changer le cours des choses, ce qui hier n'avait pas d'importance est devenu déterminant, etc., mais tous ces changements qui s'imposent à nous, ensuite on ne peut les évaluer à leur juste valeur qu'en les replaçant précisément dans leur contexte, et la force de nos ennemis repose uniquement sur le fait qu'ils sortent volontairement les faits de leur contexte pour les juger et les condamner au nom de principes généraux qui s'appliquent dans un tout autre contexte qu'une révolution. Vous voulez juger Lénine, Trotsky et les bolcheviks qui ont fusillé les Romanov ?

J'ai découvert que ces militants une fois détournés des maîtres du marxisme, avaient ensuite été influencés par Anton Pannekoek, sur lequel je ne sais pratiquement rien, je viens juste de télécharger une dizaine de ses principaux écrits. J'en ai parcouru deux ou trois rapidement ce matin, et je crois avoir entrevu qu'il n'avait pas

compris l'importance de la place du parti au cours et après la révolution notamment, qu'il avait été pollué par les thèses des anarchistes pour lesquels l'auto organisation des masses suffirait pour vaincre la bourgeoisie, ce que dément évidemment les enseignements de la lutte des classes depuis la naissance du capitalisme.

Très vite, selon lui, le parti devait forcément spolier les intérêts des masses et défendre des intérêts qui leur étaient étrangers. C'est la définition d'un parti bureaucratique stalinien, pas du parti bolchevik... Autre aberration encore plus monstrueuse et facile à démonter : les soviets auraient dû se passer du parti bolchevik, des partis en général, mais comme la majorité des délégués qui constituaient les soviets militaient dans le parti menchevik, socialiste-révolutionnaire ou bolchevik, si l'on suit son raisonnement, les soviets n'auraient tout simplement pas existé ou ils auraient été dominés par des délégués apolitiques, autrement dit des délégués sans formation ou expérience politique, ni connaissance historique ni conscience politique, donc désarmé sur le plan théorique, pratique et politique face au parti cadet de la bourgeoisie et aux représentants de l'Ancien régime armés jusqu'aux dents dans tous les domaines, et Pannekoek de penser qu'ainsi la révolution russe aurait pu triompher et éviter par la suite d'être liquidé par le stalinisme !

Je vais lire ses ouvrages et en faire la critique, encore du boulot en plus. Pourquoi ceux qui se réclament du trotskisme et qui savent que c'est la source d'inspiration de nombreux militants, n'ont-ils rien écrit à ce sujet, je parle de leurs publications hebdomadaires ? Pour mieux laisser ce poison envahir le mouvement ouvrier et pourrir son avant-garde ? On est en droit de se poser la question. Pannekoek a sans doute développé des analyses pertinentes qui peuvent alimenter notre réflexion, mais il a aussi écrit des conneries dangereuses et impardonnables. Notre devoir est de mettre en garde les militants qui ne sont pas forcément en mesure de faire la part des choses, je le dis sans animosité contre eux.

(source : *Le Monde* 26.03)